

La clarté et la sorcellerie de Robert Buijtenhuijs

Réponse de Peter Geschiere

Robert Buijtenhuijs essaie de montrer qu'il y a des lacunes importantes, voire des inconsistances dans mes analyses des rapports entre sorcellerie, parenté et nouvelles formes de pouvoir en Afrique. On connaît l'insistance, parfois redoutable, mais justifiée, de Robert sur la nécessité d'être clair et sans équivoque. Néanmoins il y a des domaines où la volonté d'être trop clair peut mener à une certaine rigidité qui risque de défigurer les choses ; la sorcellerie en est certainement une. Dans mon livre, j'ai essayé de montrer que la tendance de maints anthropologues à imposer des distinctions rigides sur la malléabilité et l'ambiguïté des discours sur la sorcellerie a bloqué la compréhension du dynamisme de ce concept dans des contextes modernes. Je crains que certaines distinctions et clarifications proposées par Robert aient les mêmes effets.

Curieusement, une distinction que j'ai proposée semble lui échapper, probablement parce que je n'ai pas assez insisté — et il faut dire qu'il s'agit d'une distinction graduelle et floue, comme toujours dans ce domaine.

Par ailleurs, Robert me reproche de répondre tantôt par un « oui, peut-être » ; tantôt par un « non, probablement pas » à la question, pour lui centrale, de savoir si la sorcellerie sert comme un mode populaire d'action politique ou non. Apparemment, pour la première réponse, je n'ai été assez clair que sur l'utilisation du discours de la sorcellerie au regard de la pression exercée « par le bas » sur les grands — pratique qui est toujours très répandue en Afrique, surtout à l'intérieur des cadres de la

part, qui a néanmoins fait des recherches de terrain dans ces directions



de l'histoire des discours sur le monde / Les Cahiers de la Bibliothèque de la Sorbonne